

81ème ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ANTONIO MACHADO
Collioure, 23 février 2020

« De citoyennes républicaines à réfugiées. L'exil féminin de 1939 »

Pilar Domínguez Prats
Université de Las Palmas de Gran Canaria

Pendant le rude hiver de l'année 1939, après la défaite des combattants républicains sur les fronts de guerre, partirent d'Espagne par la frontière française des milliers de femmes et d'enfants qui marchaient auprès des hommes, comme l'avait fait la mère des Machado auprès de ses fils Antonio et José. Dans cette émigration politique, les femmes et les enfants eurent une importance significative car ils constituaient 43 % des réfugiés espagnols en France en 1939 (Dreyfus-Armand, 2000). Comme le disait Montserrat Roig, « il n'y avait jamais eu autant de femmes qui durent quitter de force leur pays », de plus l'Espagne perdit celles qui constituaient la minorité cultivée du pays : intellectuelles, enseignantes, femmes politiques, artistes et scientifiques, engagées auprès de la République Espagnole comme citoyennes de plein droit, grâce à l'approbation de la Constitution de 1931 et à la défense des droits des femmes faite par Clara Campoamor.

Ainsi, une minorité d'entre elles avait participé à la lutte et avait en Espagne une activité professionnelle et politique reconnue. Rappelons-nous que trois des députées des « Cortes » républicaines Margarita Nelken, Matilde de la Torre y Veneranda García Manzano et d'autres grandes intellectuelles et politiques comme Isabel Oyarzábal, Matilde Cantos, Encarnación Fuyola, Matilde Huici, Regina Lago, Constanza de la Mora, Belén Sárraga, entre autres, s'exilèrent au Mexique. La plupart de ces professionnelles arrivèrent là-bas à l'âge mûr, raison pour laquelle elles ne purent témoigner ; nous n'avons que le récit oral, et parfois écrit, de certaines de celles qui partirent étant jeunes.

Le niveau d'éducation des exilées était plus élevé que celui de l'ensemble des espagnoles, car la plupart, constitué par des femmes au foyer, savait lire et écrire, bien que le taux d'analphabétisme fût plus élevé que celui de leurs homologues masculins. Les ouvrières de l'industrie – de la confection pour la plupart – et des services, avaient étudié à l'école primaire ; mêmes certaines professionnelles comme les secrétaires, les infirmières et les institutrices avaient suivi des études secondaires. Les femmes universitaires et celles que l'on pouvait qualifier d'intellectuelles ou d'artistes étaient peu nombreuses, mais leur présence au Mexique fut très importante.

L'expérience traumatisante de la guerre civile, la défaite et l'exil firent que beaucoup de ces femmes mirent sur le papier leurs expériences dans des écrits autobiographiques. D'autres se souviendront de leurs expériences bien

longtemps après dans des entretiens que nous fîmes au Mexique, en France ou en Espagne. Dans ces récits, le souvenir est parfois douloureux, ils sont une « mémoire de la mélancolie », comme le disait María Teresa León, à cause de la charge émotionnelle que renferment certains souvenirs. Nous pouvons prendre comme exemple le livre de souvenirs intitulé «*De Barcelona a la Bretaña francesa. Episodios de heroísmo y martirio de la evacuación española (memorias)*» de Luisa Carnés, écrivaine, militante communiste et correspondante pendant la guerre de plusieurs revues, parmi lesquelles « Estampa ». Elle s'exila depuis la Catalogne avec son fils. Dans ses mémoires, en narrant son expérience des camps, son émotion jaillit ; comme nous le voyons ici :

"Nuit horrible du Boulou ! Tu restes gravée en caractères indélébiles pour des millions de femmes et d'enfants espagnols. Comme nous étions abandonnés ! Comme nous étions seuls dans notre malheur ! Tout près, nous voyions des maisons blanches, où aboyaient des chiens de temps en temps. À l'intérieur, une humanité, étrangère à notre douleur collective, se reposait confortablement(...).

Je pleurais. Je ne pensais pas au temps passé dans le refuge, ni à celui qui devait encore passer dans notre fausse prison. Je ne pensais pas à moi, ni aux miens, dont je n'avais pas la moindre nouvelle".

Silvia Mistral également, militante de la CNT, expliqua dans son « *Diario de una refugiada española* » ses expériences de l'exil en France, depuis la « Retirada » de Catalogne jusqu'au moment où elle embarqua pour le Mexique sur l'Ipanema le 8 juillet 1939. Elle partit de Barcelone avec son mari le 26 janvier 1939 et resta plusieurs mois dans le refuge du Gard avec d'autres réfugiées espagnoles.

Ces femmes se sentirent victimes de la violence franquiste et se font l'écho, dans leurs récits, de la tragédie collective du peuple espagnol. Leurs journaux reflètent leur expériences communes qui contribueront à former la communauté de mémoire de l'exil républicain.

En évoquant l'œuvre des écrivaines exilées, qui est étudiée par différentes chercheuses, je fais référence à un groupe important pour le maintien de la culture et de la communauté de mémoire de l'exil : les institutrices. Les professeuses étaient nombreuses parmi les femmes de l'exil mexicain puisque l'École Normale était l'une des rares carrières accessibles aux jeunes espagnoles, essentiellement à cause du lien avec le modèle féminin de la femme-mère, vouée à l'enfance. Beaucoup d'entre elles, Ángeles Campos, Estrella Cortichs, Juana Just, Enriqueta Ortega, Veneranda García Manzano, Juana Ontañón, María Leal, etc, avaient fait partie des projets novateurs de la République Espagnole dans les aspects culturels et éducatifs au sein des écoles

publiques et également dans les écoles privées existantes comme la ILE, l'« Instituto Escuela » ou l'« Instituto Samerón » de Barcelone. Nous avons connaissance des récits oraux de certaines d'entre elles.

Les entretiens offrent aux protagonistes la possibilité d'introduire leurs propres lectures ou interprétations des faits qu'elles se remémorent : pour cela il est fondamental de reconnaître la source orale comme une expression de la subjectivité (Passerini, 2016). Les narrations féminines rappellent les expériences vécues depuis le départ d'Espagne en 1939 ou, plus tard, le passage par la France ou le Maroc, jusqu'à l'arrivée en Amérique. Ces histoires de vie apportent la connaissance de « l'intrahistoire de l'exil », elles parlent de l'adaptation au pays aztèque et à ses coutumes, des premiers travaux qu'elles obtinrent, de tout ce qui faisait partie de leur nouveau quotidien.

Les femmes de l'exil, comme les hommes, à leur arrivée au Mexique se virent forcées à commencer une nouvelle vie ; Yankelevich (2018, 43) indiquait que l'exil a impliqué pour les femmes, hommes et enfants qui le vécurent « la rupture des temps et des espaces qui jusqu'alors orientaient la vie quotidienne ». Ils durent également se reconstruire émotionnellement, en faisant un effort pour s'adapter à la nouvelle situation. Il fallait chercher une maison et un travail à nouveau, aller dans une nouvelle école, une nouvelle vie, en définitive.

Il est surprenant d'observer dans les entretiens que, malgré la rupture radicale provoquée par l'exil, la transmission du modèle de genre de la domesticité a continué à prédominer dans le groupe. Ce modèle définit les protagonistes en « ceux qui gagnent le pain » et « celles qui sont au foyer ». Un modèle discriminant pour les femmes qui sous-évalue le travail rémunéré des femmes, en le reliant toujours au travail au foyer. Dans ce contexte, les institutrices espagnoles durent survivre et s'adapter à la société mexicaine dans des conditions inégales pour exercer leur profession.

Leurs récits oraux racontent que, dans les premiers temps, seulement certaines d'entre elles purent se consacrer à l'enseignement, car il était plus facile de survivre avec des travaux de couture, l'habileté féminine par excellence. Par exemple, Isabel Cánovas, une jeune institutrice (née en 1912) qui avait fait ses études durant la République, expliquait son expérience :

"J'ai travaillé à l'extérieur, faisant des chemises pour les hommes (...) jusqu'à ce que je n'en puisse plus, c'était très fatigant. Après l'odyssée de la couture, je me suis souvenue que j'avais un métier et je me suis dit : bon, pourquoi ne pas l'exercer ? Je n'avais pas le diplôme, j'avais eu l'autorisation du Ministre de l'Education Publique de la République Espagnole, Monsieur Santaló".

Plus tard, elle put intégrer le corps enseignant de l'Académie Hispano-Mexicaine et le Colegio Madrid.

Une autre professionnelle très qualifiée fut Angeles Campos (1912), licenciée en Philosophie et Lettres et professeure à l'Instituto Escuela à Madrid. Au Mexique, elle était professeure de littérature au lycée Luis Vives. Elle raconte une anecdote révélatrice sur les inégalités de genre en vigueur en exil ; quand elle travaillait là-bas, le directeur lui demanda qu'elle laisse son poste à un instituteur espagnol récemment arrivé en argumentant ainsi :

« *Finallement, vous avez un mari qui vous nourrit.* »

Alors (dit-elle) j'ai abandonné les classes temporairement, car les femmes nous avions nos maris alors que les hommes devaient travailler à tout prix.

Malgré les difficiles conditions des premières années, les institutrices des écoles espagnoles au Mexique eurent un grand impact grâce leur travail éducatif. De plus, un groupe important parmi ces professionnelles fut très actif dans la création de l'Union des Femmes Espagnoles au Mexique, dédiée à l'aide aux prisonniers du franquisme.

Nous soulignons maintenant leur rôle clé dans la transmission de la culture espagnole. Cela n'a pas été vain, « la culture avait été un des axes fondateurs des réformes de la Seconde République Espagnole » et beaucoup d'intellectuels résidents au Mexique se sont consacrés à la faire vivre, ainsi que les professeurs dans les écoles de l'exil.

Les écoles espagnoles au Mexique furent fondamentales pour « *la continuité de la culture espagnole en permettant de faire fructifier ici (Mexique) ce que l'on écrasait en Espagne* », ce sont les mots du philosophe Adolfo Sánchez Vázquez. Mais, surtout, elles furent créées pour donner du travail à de nombreux instituteurs républicains (116 instituteurs et 54 institutrices selon le recensement de 1942) et pour offrir aux enfants des réfugiés une éducation similaire à celle qu'ils avaient reçue dans l'Espagne Républicaine.

Parmi les premiers centres que l'on ouvre -en 1939- avec les fonds du SERE et grâce à l'aide du gouvernement mexicain, il y avait le lycée Luis Vives, le Colegio español de México. Dans leurs objectifs fondateurs figurait la *transmission de la culture espagnole* et des valeurs éthiques du collectif républicain aux nouvelles générations. L'espoir d'un prompt retour en Espagne que le collectif d'exilés maintint fermement durant les années 40 prônait une éducation dans la continuité des expériences pédagogiques républicaines et la réalisation d'activités culturelles liées à la patrie perdue dans les écoles de l'exil. Au lycée Vives existait « l'Heure d'Espagne » ; là les étudiants apprenaient l'histoire, la géographie et la littérature espagnoles qui incluaient des poètes contemporains comme Machado et Lorca, mais ils apprenaient aussi leurs vers dans les cours habituels.

En première année d'école primaire, je me souviens que la maîtresse Teresa Torres Campaña nous enseigna le poème « Los lagartos » de Federico García Lorca. Au même moment où nous apprenions par cœur ces vers-là, nous sûmes que García Lorca était « nôtre », qu'il était avec nous et que pour cela il avait été brutalement assassiné. Combien de temps les espagnols d'Espagne ont mis pour le récupérer et nous, nous apprenions avec lui les premières lettres !

Ce récit d'un ancien élève du centre, Enrique Monedero, nous rappelle l'importance des institutrices dans la transmission de la culture espagnole à partir de l'école primaire, dans les écoles de l'exil et comment les enfants pouvaient s'approprier les auteurs espagnols.

Dans les récits des étudiants apparaissent également les images qui symbolisaient cet héritage culturel, un héritage dont faisait partie Antonio Machado comme « poète universel ». Il y avait des photos, des tableaux et le drapeau républicain dans le centre. Ainsi, Julia Tuñón, ancienne élève du lycée Vives et historienne, explique dans son livre sur le lycée Vives que dans le bureau du premier directeur du centre, Rubén Landa, il y avait « *une photographie de Machado encadrée par les drapeaux du Mexique et de l'Espagne Républicaine* », ce qui nous donne une idée de l'importance d'Antonio Machado comme icône de l'exil et symbole de la culture républicaine. L'image du poète passa ensuite au salon des instituteurs -selon les dires d'E. Monedero- qui ajoutait d'autres actes commémoratifs : les célébrations du 14 avril et le fait qu'au lycée Vives, on hissait le drapeau républicain tous les jours, avec le drapeau mexicain. Le lycée Vives « *était une partie de la culture de l'exil* ». De cette manière une communauté de mémoire de l'exil républicain au Mexique se formait peu à peu, avec ses commémorations, ses symboles et ses mythes littéraires.

Le lycée Luis Vives, au début, était formé par un « groupe exceptionnel de professeurs » selon le bulletin du SERE (septembre 1939), avec d'illustres intellectuels comme Rubén Landa, Marcelo Santaló, Joaquín Xirau, Luis Tapia y Agustín Millares Carló. Alors que beaucoup d'entre eux quittèrent l'école rapidement pour accomplir des tâches intellectuelles plus élevées, les institutrices, Juana Ontañón, Estrella Cortichs, Enriqueta Ortega o Ángeles Campos, n'arrivèrent pas à enseigner à l'université et restèrent dans les écoles de l'exil en changeant de centre de temps en temps.

Estrella Cortichs rappelait dans son témoignage oral qu'elle avait donné des cours dans toutes les écoles fondées par les exilés dans la ville de México. Elle était partie vers la France avec un groupe d'enfants de la colonie d'enfants qu'elle dirigeait en Catalogne et était arrivée au Mexique en octobre 1940. Au lycée Vives, elle fut maîtresse de primaire et elle était une grande admiratrice de la littérature espagnole et d'Antonio Machado en particulier. Un de ses anciens élèves raconte qu'au lycée Vives où elle était appelée « l'étoile », dans ses cours de langue et de littérature, elle faisait en sorte que les garçons et filles, en

majorité enfants de réfugiés républicains, récitent Machado et Lorca en prononçant « le c et le z » pour continuer à avoir une prononciation « castillane ».

Donc, dans les écoles de l'exil, on faisait de simples hommages au poète en maintenant vive son œuvre dans la mémoire des enfants.

Cependant, l'accentuation de l'espagnolité dans le parler des enfants des réfugiés entraîna des inconvénients à la fin de l'école ; « il fallut apprendre à s'exprimer sans « ceceo » et plus doucement » - disait l'étudiante Mercedes Pascual dans son entretien - car elle se consacra à l'interprétation théâtrale au Mexique.

En 1940 deux centres de plus furent fondés avec des objectifs similaires : la Academia Hispano-Mexicana et le Colegio Madrid (financé par JARE) et ils accueillirent les enfants et les jeunes. Aurora Gené, qui a étudié dans ces deux écoles, se souvenait des cours du « Madrid » et de l'approfondissement de tout ce qui était espagnol :

"On nous enseignait l'Histoire, la Géographie de l'Espagne, la Littérature espagnole, bien évidemment les grands écrivains espagnols, surtout la génération de 27 et de 98, étaient présents, ils ont toujours été présents. « Platero y yo » a été notre livre de textes ou de lecture (...) Les chansons, le professeur Narciso Costa Ors, qui était catalan, nous donnait les cours de musique, toutes les chansons étaient espagnoles ; il introduisit certaines chansons mexicaines mais celles que nous chantions en réalité, dans mon souvenir, étaient toutes des chansons espagnoles".

La culture républicaine pénétrait ainsi dans la deuxième génération de l'exil. Les frères Mayo, photographes républicains réfugiés au Mexique, réalisèrent un reportage sur les écoles de l'exil. Sur les photos – de 1942 – on peut voir des garçons et des filles ensemble ou faisant de la gymnastique dans le Colegio Madrid, comme preuve du maintien dans l'exil de la coéducation, un des piliers basiques de l'enseignement de la II République.

Au même moment où avaient lieu les premiers cours, les intellectuels espagnols organisèrent au Mexique un premier hommage à Antonio Machado. Manuel Aznar (2015) en parle ainsi :

« Un simple hommage fut organisé par la Junta de Cultura Española dans les salons de ses nouveaux locaux ; y participèrent José Bergamín, Xavier Villaurrutia, Carlos Pellicer, Alfonso Reyes, Joaquín Xirau et le docteur José Pucho et cela constitua « le premier des actes organisés par la Junta de Cultura Española » au Mexique ».

C'était le 24 septembre 1940 et il n'y eut aucune femme parmi les intervenants. En ces temps-là, les femmes n'avaient pas l'habitude d'intervenir dans l'espace

public, mais il est probable que de nombreuses écrivaines et intellectuelles qui se trouvaient dans la ville de México y assistèrent : Luisa Carnés, Cecilia Guilarte, Isabel Oyarzábal, Silvia Mistral, Manuela Ballester, Veneranda García Manzano, Margarita Nelken, entre autres.

À nouveau, Manuel Aznar nous explique que, peu après, la maison d'édition Séneca avait publié les œuvres complètes de Machado. Ainsi le collectif exilé et les nouvelles générations pouvaient conserver vivante la mémoire du poète et mieux le faire connaître dans la société mexicaine.

Et il y eut un autre hommage en 1949, sous la responsabilité du grand directeur de théâtre, Cipriano Rivas Cherif, juste après son arrivée des prisons franquistes et fondateur au Mexique du « Teatro Español en América ». Y participèrent Carmen Salas et Consuelo Monteagudo – deux actrices dont nous n'avons plus aucune nouvelle - interprétant une œuvre des frères Machado « El hombre que murió en la guerra ».

Au même moment, la dictature franquiste essayait d'éradiquer de la société espagnole cet héritage culturel des grands écrivains comme Machado, Lorca et tant d'autres, même si cet objectif ne fut jamais pleinement atteint, car dans certaines écoles espagnoles, on étudiait et on récitait les vers de ce poète universel. Aujourd'hui, ici, nous tous, bien que modestement, nous essayons de contribuer avec cet hommage à maintenir vivant l'héritage de Machado.

Traduction de Mercedes Cuesta

-